

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1931)
Heft: 518

Artikel: Chez Sulzer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-695206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHEZ SULZER.

Nous traduisons du Rapport, pour l'exercice 1930, de "GEBRÜEDER SULZER," Winterthur, notre grande firme métallurgique suisse, les quelques renseignements suivants, que nous rendons aussi peu "techniques," que possible.

La division des *Moteurs Diesel* a dépassé les résultats des années précédentes. De tous côtés, des commandes de grosses ou petites applications sont arrivées soit à la maison même soit aux maisons étrangères utilisant les licences.

Quatorze bateaux de plus de 5,000 tons ont été munis de 59 moteurs principaux ressortant au brevet suisse. Ils représentent un tonnage total de 470 mille tonnes environ et possèdent des moteurs de propulsion de 280 mille P.Si (chevaux-vapeur indiqués). Ont été équipés ainsi deux paquebots, *Johan van Oldenbarnevelt* et *Marnix van St. Aldegonde* de la *Compagnie néerlandaise Hooftvaart*, le *Baloeran*, du *Rotterdamse Lloyd*, le *Félix Roussel*, des *Messageries maritimes françaises*, et les deux *Terukuni Maru* et *Yasukuni Maru* de la compagnie japonaise *Yusen Kaisha*. Pour le service européen, ont été aussi fournies les flottes marchandes de moteurs nombreux 16, grands pour la Hollande, soit plus de 250 mille P.Si (chevaux effectifs), une vingtaine pour la Norvège, etc.).

Dans le domaine de la traction voie ferrée, Geb. Sulzer a fourni, en dehors du wagon-tracteur de nos C. F. F. de 450 P.Si, une machine *Diesel-électrique* de 750 P.Si pour le *Sud-Manchourien*. En moteurs, fixes la *Cie française de Tramways et d'Éclairage de Shanghai* a reçu deux nouvelles machines de 5,000 P.Si portant à 36 mille la puissance de cette centrale. Les *Entreprises Électriques fribourgeoises* ont commencé un moteur de 11,000 P.Si travaillant à deux temps et à double effet. C'est un témoignage de plus — avec ceux des villes de Berne, Genève, la Chaux-de-Fonds, Lausanne, etc. — que les centrales de pointe munies de Diesel peuvent sans difficulté s'agréger à la distribution du courant comme compléments des grandes centrales hydrauliques.

Les véhicules mêmes, munis de Diesel, ont remporté certains succès; ces moteurs sont installés directement sous forme de locomotives pour les trains-navette faisant le service des banlieues, des agglomérations.

Enfin, signalons, d'après la *Nouvelle Gazette de Zurich* (14 mai) qu'un nouveau type de moteurs Sulzer occupe actuellement l'attention des techniciens de la navigation. Il est à double effet et fournit, à l'aide de ses huit cylindres, 7,600 P.Si. L'essai a pleinement réussi; sitôt mis en mouvement, il atteignit presque immédiatement sa pleine puissance; on admire aussi sa marche silencieuse et la solution élégante du changement de direction. Le fait qu'il est destiné à un bateau

à hélice unique (ligne hollandaise des Indes) montre confiance qu'on lui accorde.

A propos des Sulzer, un rédacteur de la *Patrie Suisse*, à l'occasion d'une visite aux Usines de Winterthur, esquisse un résumé significatif du développement d'un de nos premiers établissements suisses, qui a porté bien au delà de nos frontières la réputation de conscience et d'exactitude de nos techniciens. L'hommage rendu à ceux qui président à ses destinées mérite d'être retenu. L'œuvre vaut ce que valent les hommes. La famille Sulzer a le droit d'être fière des traditions qui on fait et maintenu sa force et sa réputation.

Un lundi de mars, par temps de pluie, à Winterthur. Il est huit heures du matin et déjà les fumées, couleur du ciel, s'élèvent désignant les Usines Sulzer; je dois rejoindre un des directeurs. On me conduit par des couloirs clairs, étroits, sur lesquels s'ouvrent des portes, d'autres galeries, dessinant les rayons de la ruche. — Il y a longtemps que je désirais visiter les Usines Sulzer; j'en avais entendu parler davantage à l'étranger qu'en Suisse. Le nom de Sulzer, me disait-on, était aussi connu aux États-Unis qu'aux Indes, en Tunisie qu'en Roumanie. De ce prestige, tout notre pays bénéficie. Je voulais connaître les raisons de ce prestige.

Comment, d'autre part, se faisait-il qu'en Suisse, où manquent les matières premières, une industrie ait pu se développer, au point de prendre un premier rang dans la production mondiale? A la fin de la journée, ma curiosité était satisfaite, et mes questions avaient reçu une réponse.

On veut bien me remettre aux mains d'un des ingénieurs, qui se montrera le meilleur et le plus dévoué des guides. Nous revêtons des blouses blanches, enfilons des gants; la visite commence.

Par de nouveaux couloirs, souterrains cette fois — et je songe aux passages du métro reliant les carrefours d'une ville — nous gagnons le dernier étage d'un grand immeuble, construit de l'autre côté de la route — Ici, les directeurs sont installés; comme d'une passerelle de commandement, ils ont devant eux la masse des usines. Une grande maquette reproduit en relief tous les corps de bâtiments. Au-dessous de nous, s'étagent les bureaux, les archives. En face, les fabriques de moteurs Diesel, les ateliers de montage, d'essai, la chaudronnerie; ici, la menuiserie, là, l'expédition, en marge, les grandes halles où se fait quotidiennement, et de jour et de nuit, la fonte. — Les constructions modernes s'étendent sous un ciel gris comme le béton. On démolit d'anciens immeubles, d'autres surgissent du sol. — Un organisme vigoureux se développe, poursuit sa lente formation. Au centre, et comme perdue entre les hauts murs des nouveaux immeubles, la fonderie de 1834, installée jadis par les premiers Sulzer, apparaît noircie, vieillie, émouvante, c'est la cellule centrale.

HISTOIRE DE LA MAISON SULZER.

Les premiers Sulzer dont il est fait mention à Winterthur vécurent au XIV^e siècle. Mais ce n'est que quatre siècles plus tard qu'un membre de cette famille embrassa une profession industrielle. Il s'y sentait attiré par une vocation aussi irrésistible qu'imprévue. *Salomon Sulzer* avait étudié la théologie. Sur le point de prononcer son sermon inaugural dans une paroisse des rives du lac de Zurich, il s'était subitement décidé à renoncer à sa carrière ecclésiastique et à se faire artisan. Nous ignorons les raisons de cette curieuse décision.

Sulzer voulait apprendre le métier de fondeur de laiton. Cette industrie nouvelle, qui faisait une grande concurrence aux chaudronneries de cuivre, avait été introduite à Schaffhouse par un artisan étranger. C'est chez celui-ci que Sulzer fit son apprentissage; moyennant la somme de 500 florins, son patron consentit à l'initier aux secrets du métier. En 1775, Sulzer s'établit pour son propre compte à Winterthur et y introduisit l'industrie nouvelle.

Ce ne fut pas sans peine. L'établissement de la fonderie ne fut autorisé que dans la zone des fortifications au fond des fossés, terrain où il était interdit d'acquiescer, aucune propriété foncière, et où, par conséquent, l'atelier ne pouvait guère se développer.

C'est là que notre fondeur débuta. Il y fabriquait des pompes à incendie, des presses et d'autres engins qui, jusqu'ici, avaient été du ressort exclusif des chaudronniers sur cuivre.

Après dix ans de labeur opiniâtre, il fut autorisé à transférer sa fonderie hors des fossés.

Mais le fondeur Sulzer était également un tourneur renommé. Il exécutait ses travaux au tour dans un petit atelier de mécanique qu'il avait installé dans la maison dite du "Figurier." Il allait pouvoir récolter le fruit de son labeur, lorsque éclata la Révolution française. Des troupes étrangères ravagèrent et rançonnèrent le pays. Les ateliers de Salomon Sulzer ne rapportèrent plus assez pour nourrir toute sa famille. Les cédant alors à son fils, âgé de 24 ans, il s'en alla, en 1806, gagner son pain à l'étranger. Au mois d'août 1807, il mourait avant d'avoir revu son fils accouru à son chevet.

Jacques Sulzer épousa Catherine Neuffert et en eut deux fils, Jean-Jacques, né en 1806, et Salomon, né en 1809. Ce furent les premiers "Sulzer Frères." A cette époque, l'établissement était encore bien modeste; ce n'était guère qu'une boutique d'artisan. La fonderie de cuivre mesurait 54 m². On n'y fondait qu'une fois par semaine au plus. Mais la production de fonte de l'année 1823 s'élevait déjà à 60 quintaux, alors que Salomon Sulzer avait été très fier autrefois d'atteindre les 25 quintaux dans une année. A l'atelier de mécanique, Jacques Sulzer travaillait au tour avec une prédilection marquée; il y façonnait le bois, le fer, le laiton, l'os et la corne. Il n'occupait encore que quelques ouvriers.

Les fils furent de bonne heure initiés aux secrets du métier, sans qu'on négligeât, d'autre part, leur éducation générale. En 1827, l'aîné, Jean-Jacques Sulzer, entreprit son tour de France. Il s'en fut d'abord à pied jusqu'à Berne. Il y travailla dans un petit atelier de mécanique. Le soir, il suivait les cours de l'Ecole professionnelle.

L'ère de la fonte de fer commençait.

Sulzer, passant par Genève, se rendit à Lyon, où il trouva à se placer dans une fonderie de fer. Bien que sa première pièce — comme il se plaisait à la raconter plus tard — eût "sauté en l'air." Il ne tarda pas à se mettre au courant des nouveaux procédés. C'est ainsi que le fondeur de laiton devint fondeur de fer.

Il voulut voir Paris. En deux semaines, il fait à pied les 500 kilomètres du voyage. Arrivé à Paris, en 1830, il ne trouve de travail nulle part. C'est alors que son père lui conseille, en lui fournissant les moyens, de se faire admettre à l'Ecole des Arts et Métiers, la plus célèbre école technique de l'époque. Il y resta environ un an et demi, d'abord en qualité d'élève, puis comme assistant du professeur Leblanc, qui s'était intéressé à ce jeune homme actif et intelligent. Leblanc le plaça ensuite dans les célèbres ateliers de Chaillot. Le fondeur de ces ateliers, l'Anglais Edwards, avait été un collaborateur d'Arthur Woolf, l'inventeur de la machine qui porte son nom. Edwards, un des grands pionniers anglais sur le continent, avait choisi la France comme champ de son activité; ses ateliers de construction mécanique et sa fonderie de fer furent bientôt renommés. Sulzer y trouva une excellente occasion de s'instruire. Il faut croire qu'il sut également obtenir les bonnes grâces de son patron.

En 1830, à la Pentecôte, le père s'installe dans sa nouvelle fonderie de cuivre, près d'une des portes de la ville, le "Holdertor." Elle comprend deux fours à creusets, dont le plus grand a une capacité de 1 1/2 quintal. Aussi la construction a-t-elle coûté 700 francs, mais elle en vaut 1,000! "De 4 heures du matin à 8 heures du soir" écrit-il à son fils, "tout en moi vit et travaille, et je me porte mieux que jamais." Le 4 juillet 1830, à 9 heures du soir, on fit la dernière coulée à l'ancienne fonderie.

Lorsque, au mois d'avril 1832, le choléra éclata à Paris, la vie commerciale et industrielle du pays en souffrit à tel point que J.-J. Sulzer se décida à aller revoir ses parents, à Winterthur. Il y arriva le 19 avril. Le travail ne manquait pas. Il commença par construire une machine à fileter qui pouvait faire des vis de 1 1/2 pouce à 4 pouces. Ce fut, dans Winterthur, un émerveillement; toute la petite ville se pressait pour voir travailler la machine. Pourquoi, se dit le jeune Sulzer, ne pas tirer parti de cette curiosité importune? Et il percut un droit d'entrée de 10 batz (1 franc).

L'été de la même année, le cadet, Salomon Sulzer alors âgé de 22 ans, partit à son tour pour l'étranger. Il était devenu habile fondeur dans l'atelier paternel; on le dépeint comme un homme intelligent et plein d'humour. Après son retour, le père Sulzer, fort des connaissances acquises par ses deux fils, put se risquer à établir une fonderie de fer, entreprise grosse d'aléas, à cette époque. Le 1er janvier 1834, le père et les fils, assemblés en conseil de famille, en décidèrent l'installation.

La première des questions à résoudre était de trouver un emplacement convenable et permettant des agrandissements ultérieurs. En même temps, et avant tout, il s'agissait de réunir les fonds nécessaires. Le terrain fut trouvé dans les prairies de la ville, sur la route de Teess. Sulzer échangea sa fonderie et ses terrains près du "Holdertor" contre ces vastes emplacements; il dut payer en plus une somme de fr. 600. Il gardait sa maison du "Figurier," où se trouvait l'atelier de tourneur. Ce qui fut plus difficile à trouver, c'était les fonds nécessaires à l'édification de la nouvelle fonderie. Le placement de capitaux dans les entreprises industrielles d'une pareille nouveauté était encore considéré à cette époque comme une opération financière assez téméraire. Enfin, un riche citoyen de Winterthur se déclara disposé à avancer la somme nécessaire, et l'on put entreprendre la construction. Le 5 avril 1834, on acquiesça le terrain à bâtir, et le 7 on posait la première pierre de la nouvelle fonderie, sur la route de Zurich.

L'été de la même année, on y coula la première pièce. Le personnel se composait de deux fondeurs et de deux manœuvres. Les jours de

(Continued on next page, column 3).

A Swiss Product ARKINA NATURAL MINERAL WATER from YVERDON-LES-BAINS used successfully in the treatment of RHEUMATISM GOUT and OBESITY

Blends admirably with wines and spirits,
Encances their flavour and neutralizes
their after effects.

1 litre bottle sparkling or still
1/2

Obtainable in London from High Class
Chemists, Wine Merchants and Stores.

If un-obtainable please apply to the sole
Importers:

ARKINA-EXPORT-COMPANY

Dunsr House, Mark Lane E.C.3.
Telephone: Monument 4282.

THE FINANCIAL SITUATION.

Several of our friends have asked us for a "Leader" about the financial crisis, in view of the fact, that the majority of the readers of the Swiss Observer are business people.

The request has put us in rather an awkward position, as we had to grant recently leave of absence to our financial expert, owing to a serious breakdown in health. We have, however, commissioned a member of our learned staff to gather some information amongst our Banker and Stockbroker friends. (We have extensive connections in these quarters.) His experiences of one day's work amongst the "captains" of high finance have been put down chronologically, and for the enlightenment of our readers, we produce his report herewith in its original form. To all and sundry of the interviewed the following simple, but searching question, was put:

"What is your opinion about the Financial Crisis, how and when will it end?"

REPORT TO THE EDITOR OF THE S.O.

Tuesday, September 22nd, 1931.

10.30 a.m.

Called at A. Bank: Saw Sub-Manager, who looked worried. Replied to my question: "Beastly rotten affair, nothing is safe; if you have any money, buy furniture, man, at least you have something tangible. (He did not tell me where I could store it nor did he offer to pay for storage.) Left 10.40, rather depressed.

10.45 a.m.

Called at B. Bank: Saw one of the chiefs in Foreign Exchange Dept.—Was very busy, had two telephones hung round his neck, looked bilious. Answered my question: "It is hopeless, glad I have no money,—people who are best off are those who have no money or who have got debts." Not being a banker I failed to see this, neither position has ever made me very happy. Left 11 o'clock rather more depressed.

11.15 a.m.

Called at C. Bank. Saw Manager. Looked subdued. Answered my question: Situation very serious. Considered that the whole affair was very badly handled.—I left him the address of Mr. Snowden.—Could not hold out any hope for an early improvement. Was told to go at 11.30. Felt rather empty.

11.40 a.m.

Had to take a stimulant.

11.50 a.m.

Called at D. Bank. Saw Sub-Manager. Answered, that he has no idea what was going to happen, the whole world would go to wrack and ruin. Asked me to see the Governor of the Bank of England, which I promised to do. Told the commissionaire to bring my hat and umbrella. Took the hint. Left very depressed.

12 o'clock.

Felt again empty, had a little pick-me-up.

12.30 p.m.

Called at Bank of England, was told by the "butler" that the Governor was out, was asked for my card, which I left, was told I should hear further. (I am still waiting to hear).

1 p.m.

Had lunch consisting of purely English food, inquired whether meat was imported, made a resolution to be patriotic and to give up wine and liqueurs. Had some beer, enjoyed it. Felt a little better.

2 p.m.

Called on Stockbroker A.: He looked flushed. Told me he wished he were dead.—I sympathized with him, told him to cheer up. Told me, that we shall all soon be in the workhouse. I did not prolong the interview. Left in a state of hysterics.

2.30 p.m.

Called on Stockbroker B.: Told me to go and ask a Plumber the question, I promised to do so. Was rather rude, but I have forgiven him.

2.50 p.m.

General Post Office. Wrote to my local Plumber asking him to see me (no tools required).

3 p.m.

Called on Stockbroker C.: Said, all Bankers, Stockbrokers and Financiers were silly —, I did not dare to agree. Wishes he were in Honolulu. I told him to go to Cooks at once. Offered me a cup of coffee, would have preferred a cigar. Told me to write any rubbish, it would make no difference.

3.30 p.m.

Decided to give up interviewing, felt terribly down in the dumps, decided to go early to bed and forget all about it.

9 p.m.

My local plumber called, asked him what he "felt" about the situation. Said he felt thirsty,—offered him a drink.—"Well Sir," he replied, "All we want is a little pluck, same as wot we 'ad before, and we shall see this 'ere business through too." Gave him another drink.—

Told him to go.—He made me happy, went to bed and dreamt that all Bankers, Stockbrokers and Financiers were drowned in a tidal wave,—that the world was beautiful; that I had a spacious mansion full of (inflation) furniture, and that I was riding in a golden coach through the City of London with the Chancellor of the Exchequer.

ST.

NEWS FROM THE COLONY.

CENTENAIRE FARADAY.

Le "Swiss Observer" a déjà mentionné, à l'occasion des fêtes en l'honneur du Centenaire Faraday, les relations du grand inventeur anglais avec la Suisse et Genève en particulier. Il intéressera nos lecteurs de savoir que diverses Universités et Associations scientifiques suisses ont, sur invitation de la Royal Institution, envoyé des délégués qui ont remis des adresses de circonstance à l'Institut britannique. Parmi les délégués suisses qui ont assisté à la séance d'ouverture et aux différentes manifestations signalons:

M. A. Hagenbach, (Université de Bâle)
M. P. Joye, (Association Suisse des Electriciens; et Swiss Electrotechnical Committee)
M. V. Kohlschütter, (Université de Berne)
M. E. Meyer, (Université de Zurich; Société Helvétique des Sciences Naturelles, Zurich)
M. P. Niggli, (Eidgenössische Technische Hochschule, Zurich).
M. A. Perrier, (Université de Lausanne)
M. P. Scherrer, (Société Suisse de Physique)
M. E. Tissot, (Swiss National Committee of the World Power Conference).
M. J. Weigle, (Université de Genève; Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève).

STUDIENREISE NACH LONDON.

Das ständige Komitee für gewerbliche Studienreisen in Zürich hat pro 1931 eine Gesellschaftsreise nach London und Paris organisiert. Sie soll insbesondere dem Zwecke dienen, den schweizerischen Gewerbetreibenden Einblick in gewerbliche, industrielle und Handelsbetriebe zu vermitteln und Beziehungen anzuknüpfen, welche sowohl den besuchten Gegenden als auch der schweizerischen Volkswirtschaft dienlich sein könnten.

Vom 4. bis 10. Oktober weilt die Gesellschaft, die ca 60 Personen zählt in London (Endsleigh Hotel). Bei diesem Anlasse wird für die Teilnehmer am 5. Oktober ab 8 Uhr 30 abends im Swiss House, 34/35, Fitzroy Square, W.1, ein Schweizerabend veranstaltet, bei welcher Gelegenheit die Gäste mit ihren Landsleuten zusammen treffen werden. Unter den beim Empfange anwesenden Mitgliedern der Schweizerkolonie wird sich auch der Gesandte und mehrere seiner Mitarbeiter einfinden.

A TRAVERS LA SUISSE.

We wish to direct the attention of our readers to the above mentioned film. The Show arranged by the Nouvelle Société Helvétique, (London Group), will take place on Saturday, October 10th at King's George's Hall, Caroline Street, Tottenham Court Road at 2 and 4 o'clock. Admission Free.

A hand bill which has been sent to us contains the following information:

"Our Minister, Monsieur Ch. R. Paravicini, has kindly consented to be present at the first show and to address the Meeting.

You will climb with us the Alps of the Valais from the Lac de Geneva to the Rhône Glacier. We shall watch a magnificent "Alpauzug" go by and we shall live with the Monks on the Great St. Bernard for a while. For the children there will be a comic film."

A "PICNIC" BY CAR.

Sunday, 27th September.

An interesting run has been arranged and a hearty invitation is extended to everyone.

Departure—Marble Arch 10 a.m., Hendon Central Tube Station 10.30 a.m., proceeding via Watford by pass to King's Langley, Berkhamsted. At Northchurch turn sharp right to Ashridge Park. A picnic will be held in Ashridge Park, proceeding later to Whipsnade Zoo, arriving there about 2 p.m. Tea will be obtainable at Whipsnade. Departure Whipsnade about 6 p.m.

This outing, should no doubt prove a great attraction also to children, so bring them along too.

Likely participants are requested to communicate with Mr. P. F. Böhringer (Tel: Clerkenwell 9595).

Chez Sulzer—(Continued).

coulée, un cheval actionnait la soufflerie au moyen d'un manège. Ce ne fut qu'en 1839 que l'on installa à cet effet une machine à vapeur; elle venait de Mulhouse et développait 4 chevaux; elle excita une vive admiration.

Cependant l'entreprise marchait à souhait. L'industrie textile commençait à se répandre en Suisse et y prospérait rapidement. Ayant besoin, pour ses machines, d'une grande quantité de pièces de fonte, des formes les plus diverses, elle fournit une clientèle étendue à la nouvelle fonderie, qui put, des 1836, occuper 12 ouvriers. Peu après on remplaça les fours à creuset par un cubilot. En 1839, il fallut construire une nouvelle et plus grande fonderie et aménager les bâtiments de l'ancienne en vue d'y loger l'atelier de mécanique.

A partir de ce moment, l'entreprise connut une prospérité ininterrompue. Les fils appliquaient toute leur activité à donner à leurs affaires une extension toujours plus grande. Le père Sulzer restait fidèle à sa fonderie de lait, où sa grande expérience lui permettait d'obtenir des résultats brillants. Quant à la fonderie de fer, c'était surtout Salomon Sulzer qui s'y consacrait.

Jean-Jacques Sulzer, s'étant marié en 1836, avait, suivant l'usage suisse, point à son nom celui de sa femme et fut connu dorénavant sous le nom de Sulzer-Hirzel. C'est lui qui prit de plus en mains la direction générale de l'entreprise; en outre, il se consacra spécialement au développement des ateliers de mécanique.

A partir de 1840, il entreprit un grand nombre de voyages à l'étranger.

Les affaires de la maison prirent bientôt une si grande extension que la force de travail pourtant peu commune du père et des fils Sulzer n'y suffit plus. Il fallut choisir des collaborateurs. C'est ici que Sulzer-Hirzel se montra bon psychologue: il sut choisir des hommes possédant les qualités de chefs futurs; en même temps, dans l'éducation de ses fils, il s'efforçait avant tout d'en faire des hommes capables de prendre plus tard la direction de l'entreprise.

Parmi les personnes ainsi destinées à occuper dans la suite des places importantes, la première fut un jeune ajusteur de Lucerne, Gaspard Hodel, qui avait déjà auparavant travaillé pendant cinq ans dans la maison, et qu'on réengagea en 1850; après un séjour à l'étranger, il devint directeur des ateliers. La deuxième fut un jeune ingénieur anglais, Charles Brown. Sulzer-Hirzel, plein d'admiration pour ce qu'il avait vu dans le domaine de l'industrie des machines lors de ses voyages en Angleterre, avait prié son beau-frère, qui travaillait dans la célèbre Maison Maudslay Sons & Field, à Londres, de lui trouver un collaborateur qui pût le seconder dans la fabrication. Celui-ci lui envoya ce jeune ingénieur, qui se révéla génie technique de premier ordre et dont le nom méritait d'être joint à la longue liste de ceux qui répandirent la technique anglaise et la science de l'ingénieur, anglais sur le continent.

Honneur à ces pionniers d'une des industries qui est et sera, espérons-le, longtemps encore, un sujet de juste fierté pour notre pays!

Bulletin Suisse d'Egypte.

TO OUR READERS.

The holiday season coming shortly to an end, we intend publishing a few articles giving the experiences of some of our readers who spent their holiday either here or abroad. We therefore invite any of our subscribers, especially those who were lucky enough to visit the "old country," to send us an account of their experiences. The articles can be written in English, French, Italian or German.

"FUNNY CUTS."

THE VICAR SAID.

We will now pause while Miss Stenchnoozle sings "My love lies sleeping" with a male chorus. U. of Wash.

TABLE MANNERS.

First little girl: "What's etiquette, Lily?"
Second ditto: "Oh, that's the noise you musn't swallow your tea with when there's company." Boston Transcript.

THE MODERN CHILD.

Fond father (recounting bedtime story): "And if the skillery-skallery alligator doesn't gnaw the purple elephant, I'll tell you next—"
Little Oswald: Mom, Pop's been drinking again. Vanderbilt.